

## Conte de Noël, pour les grands.

« Allez, Fifille, viens, on va se promener ! »

C'était le rituel de début d'après midi. Quels que soient la saison, le temps, ou le calendrier. Tout de suite après le repas, et ce, afin d'éviter une sieste stérile qui faisait remonter les vieux démons, Jicédé appelait son chien pour faire une longue promenade dans les bois.

Fifille, une chienne fidèle et reconnaissante, vieille aujourd'hui, qu'il avait recueillie dans ces bois justement, un jour de chasse. Traumatisée, apeurée, tremblante si on faisait un geste brusque ou si on parlait trop fort. Ah, ces chasseurs, quels braves gens, quels amis de la nature et des animaux. Et des humains aussi sans doute...

Le chat, Max, les regardait partir, mollement alanguï derrière la fenêtre panoramique, Jicédé chaudement habillé, botté, chapeauté, sac à dos pour la boisson et une friandise pour Fifille, et puis c'était bien rare s'il n'y mettait pas, lors de ces escapades, quelques champignons, plantes ou baies. Ce ne sera pas le cas aujourd'hui : le grand froid s'était installé sur une neige abondante tombée quelques jours plus tôt. Il faut dire aussi qu'on était à plus de 950 mètres d'altitude et qu'on était le 24 décembre. 24 décembre ou pas, ce n'est pas ça qui le ferait déroger à sa promenade.

Mais il avait quand même décoré sa maison. Pas par nostalgie ni par tradition, mais plutôt pour se faire un petit plaisir égoïste ; un joli sapin, et même une crèche, lui, le mécréant. Et il avait tout allumé. Juste pour avoir le plaisir, en rentrant tout à l'heure à la nuit tombante d'apercevoir ces lumières par la baie vitrée, à travers les derniers arbres de la forêt.

« Allez, Fifille, viens, on va se promener ! » Et ils s'enfoncèrent avec gourmandise dans cette forêt épaisse, avec pour seul bruit la neige qui craquait sous ses pieds.

Cela faisait maintenant quelques années qu'il avait acheté cette vieille bâtisse qu'il avait rénoverée, dans un confort douillet et discret, allant même, luxe suprême, jusqu'à installer des hauts parleurs dans toutes les pièces, y compris WC et salle de bain, pour écouter sa sacro-sainte radio, allumée dès son réveil. Maison de montagne trapue, avec pour seule ouverture sur le chemin, une grande baie vitrée panoramique dont le prix le scandalisait encore... Il faut dire qu'il ne passait guère de monde sur ce chemin qui ne menait qu'à un hameau sinistre hors du monde où ne survivaient que quelques vieux. Sauf le taciturne mais toujours souriant facteur qui passait tous les jours –il s'était en fait abonné à un quotidien juste pour avoir cette visite- qui était devenu son copain, et avec lequel il partageait tous les matins un café, un blanc ou une bière, selon la saison. D'ailleurs, Fifille avait remué la queue la première fois qu'elle le vit, et Fifille ne se trompait jamais !

Cette grosse maison de pierre était quand même sacrément isolée, retirée, au fond d'une vallée, face à la forêt, et dos, à quelques centaines de mètres de là, à une immense propriété ceinturée de murs, que tout le monde ici appelait le château. Cette demeure sinistre était le berceau familial d'une grande famille, des patrons de l'industrie lourde, enfin de l'héritière de cette grande dynastie, héritière unique et sans descendance. Il avait un peu entendu jaser à propos de cette femme d'une cinquantaine d'années, mais à mi-voix et avec respect. Artiste certainement, originale sans doute, le conseil de famille avait décrété qu'elle était inapte à gérer le groupe industriel, et s'était même arrangé, il y a quelques années, pour la faire mettre sous

tutelle et la faire interner dans un établissement psychiatrique -de luxe-, ne la faisant ressortir que pour les grandes occasions, histoire de lui extorquer quelques signatures qu'elle s'obstinait à leur refuser.

En marchant à travers bois, Jicédé pensait à cette famille, aux neveux, surtout, qui avaient pris la direction des usines, et qui, pour les fêtes de fin d'année, venaient occuper en usurpateurs le château de leur tante. Neveux du reste fort peu appréciés par les gens du coin, mais ça ne devait guère les déranger, l'avis de ces quelques bouseux incultes. « Ah, les braves gens », se dit Jicédé, « ça aurait sûrement fait de bons chasseurs, hein, Fifille ? »

Le vent sifflait dans les arbres. Il aimait ce lieu, ce temps, où l'on ne distinguait plus rien : une forêt sans fin où le ciel se confondait avec la neige, hors du temps et de l'espace. Et il fallait un sens aigu de l'orientation pour ne pas se perdre. Ils étaient bien tous les deux, ils étaient heureux, se jetant de temps à autre un regard en biais, et savaient qu'ils ne rentreraient qu'à la nuit tombante. Un peu essoufflé, il finit par s'octroyer une pause, et s'assit sur un tronc gelé. Il sortit de son sac un os en peau de buffle pour Fifille (c'était Noël pour tout le monde !) : ses yeux s'allumèrent de plaisir. Jicédé, lui, après quelques abricots secs – l'abricot, le meilleur fruit de la création- but un petit café à même la bouteille Thermos, et s'offrit une petite cigarette. Il avait décidé qu'il était à l'âge où on pouvait se remettre impunément à fumer, et songea à son destin...

En retraite, veuf sans enfant ni famille proche, il aimait sa nouvelle vie, la nouvelle vie qu'il s'était faite, retiré de la ville, de ses artifices, et de ses relations superficielles. Il avait trouvé en ce lieu le repos de l'esprit et du corps. Sans nostalgie du passé. Avec des journées simples, mais très concrètes, sans ennui, qui s'égrenaient sereinement.

« Allez, Fifille, on repart ! »

Et le tandem inséparable s'enfonça un peu plus dans la forêt. Par deux fois, Fifille huma l'air, droit devant elle, les narines de la truffe en mouvement. Elle s'arrêta même un instant, une patte avant levée. « Qu'est-ce que tu as entendu, Fifille ? Un chevreuil au loin qui détalait ? » Fifille resta en alerte. Et Jicédé aussi crut percevoir un craquement, un mouvement. Sans y prêter plus d'attention.

Mais Fifille avait du flair et ne se trompait pas. Il y avait une présence. Il observa longuement l'horizon incertain, gris sur gris, et finit par apercevoir une forme. Plus grosse qu'un chevreuil. Un cerf en quête de nourriture ? Mais qui ne se sauvait pas à leur approche ? Curieux. Et qui même semblait se rapprocher et venir droit sur eux. On aurait dit une forme humaine. Ici ?

C'était bien une forme humaine. Fifille remua la queue, et on sait bien que Fifille ne se trompait jamais sur les individus. Elle acceptait cette présence avec joie. Intrigué, il s'approcha avec méfiance, malgré le diagnostic de Fifille.

C'était une femme, couverte de neige et de glace, drapée dans un curieux vêtement. Une couverture peut-être ?

Le face à face d'observation dura un long moment en silence. Il tenta de rompre le silence : « Heu, tout va bien ? » Il sentit le ridicule de sa question. Non, manifestement, ça n'allait pas bien. « Vous êtes perdue ? » La femme immobile, finit par répondre, sans pouvoir articuler tellement elle était frigorifiée : « Oui, je suis perdue. »

Il réfléchit un moment sur la décision à prendre. Il n'avait pas de portable. D'ailleurs, ici, il ne passerait pas. Aller chercher du secours ? En la laissant seule ici ? Impensable. Et la nuit allait arriver.

« Vous pouvez marcher ? » Elle fit signe que oui. Il enchaîna, autant pour lui-même que pour elle : « Ma maison n'est pas très loin, on va y aller. » Elle acquiesça. Il crut bon d'ajouter : « Une

fois chez moi, je pourrai appeler les secours, et vous pourrez appeler votre famille, ne serait-ce que pour la rassurer. » Il fut surpris de l'entendre dire très distinctement, et même avec violence : « Non ! » suivi, lui sembla-t-il, d'un timide « s'il vous plaît. »

Ils se mirent en route sans tarder, le jour commençant à décliner. Fifi en tête. Ce fut long. Elle était épuisée. Il dut parfois l'aider à franchir certains passages. Il était un peu gêné de la regarder, surtout après son « Non ! », et se contenta de l'observer à la dérobée. La marche semblait plutôt la réchauffer, et le visage devenait expressif. Nom d'un chien ! Il s'en voulut de ne pas y avoir pensé plus tôt. Il sortit la bouteille Thermos et lui tendit. Elle but, dégusta, longuement le café encore brûlant. En lui rendant la Thermos, il vit son visage s'animer. « C'est bon, ça fait du bien. » La nuit était tombée. Ils repartirent, Fifi toujours devant qui frétillait du croupion de contentement.

Enfin, ils furent en vue de la maison, et surtout de ses illuminations. A cette vue, il fut étonné de la réaction de son inconnue : au lieu de l'entendre prononcer des paroles attendues de soulagement, elle s'arrêta, et dit simplement, avec un regard émerveillé d'enfant : « Oh, c'est beau... » . Et se mit à pleurer. « Ca y est », se dit-il, « il ne me manquait plus que ça, elle craque, me voilà beau. » Mais, c'était de simples larmes de joie.

A peine rentrés, il l'aïda à se débarrasser de sa carapace de neige. C'était bien une couverture. Elle était dans un état lamentable, complètement trempée, les cheveux collés. Elle n'émit aucune plainte. Max vint se frotter à elle. Avec un regard circulaire, elle dit simplement, comme si rien n'était arrivé : « Ça a l'air confortable et accueillant chez vous. Vous vivez seul ? »

Il était un peu décontenancé. Mais ce n'était qu'un début... Par quoi devait-il commencer ?

- « Voulez-vous que j'appelle les pompiers ou un médecin ? »

-Pourquoi faire, répondit-elle simplement. Elle était désarmante.

- Ben, je ne sais pas. Vous n'êtes pas malade ou épuisée ? » ajouta-t-il, fort hypocritement, car il commençait à réaliser que sa soirée tranquille lui échappait...

-« Non, j'ai juste froid et je suis trempée », dit-elle tout sourire.

Sourire qui se figea quand elle le vit s'approcher du téléphone. D'une vivacité surprenante, elle s'était approchée de la porte d'entrée, la main sur la poignée.

Il fit un geste d'apaisement, et ajouta : « Bon, alors, qui voulez-vous que j'appelle ? »

-Je, je vis seule, et personne ne s'inquiètera de mon absence. »

Elle mentait mal.

-« Au fait, qu'est-ce qui vous est arrivé ? »

Elle hésita, sembla chercher une explication. Qu'elle trouva :

-Je me promenais en voiture sur les chemins forestiers, je me suis perdue, j'ai voulu faire demi-tour, et j'ai mis la voiture dans un fossé.

-Et vos clés ? Et vos papiers ?

-Heu..., j'ai dû les laisser dans la voiture.

-Vous voulez que j'appelle les gendarmes pour qu'ils recherchent votre véhicule et récupèrent au moins vos papiers ? »

Le « Non ! » fut à nouveau brutal. Elle enchaîna : « Par contre, j'aimerais bien me sécher et me changer. »

Il s'en voulut d'avoir oublié cette première urgence en effet.

-« Vous avez raison ! Je vous fais couler un bain chaud, et je vais tâcher de vous trouver des vêtements. Mais ce seront des vêtements d'homme, dit-il en s'excusant presque.

-Oh, oui, un bain très chaud. Et pour les vêtements, ne vous cassez pas la tête, ça ira très bien. »

Pendant qu'elle était dans la salle de bain, entrée avec un ballot sous le bras ( un T-shirt, un pull, des chaussettes, des pantoufles, et un pantalon de survêtement ; il n'avait pas osé lui donner un de ses slips, ça le gênait ), il put un peu reprendre ses habitudes, bousculées depuis deux ou trois heures. Il alluma machinalement sa radio, Radio-France-Auvergne, et bourra la cheminée. Un peu plus que d'habitude. Il aimait bien avoir 24° dans le séjour. Il adorait être en T-shirt quand il gelait dehors ou quand il voyait la neige par la fenêtre.

Écoutant distraitement les infos régionales, il essayait de réfléchir à toute vitesse : qui était cette femme, jeune encore, une cinquantaine d'années ? Que lui était-il arrivé ? Pourquoi mentait-elle apparemment ? Qu'avait-elle l'air de craindre ? Et surtout, que devait-il faire ? Qu'est-ce qu'il allait en faire ?

À la radio, la météo égrenait les températures très négatives qu'il ferait dans le coin cette nuit et demain.

Il sentait confusément que son réveillon en tête à tête avec lui-même était foutu. Enfin, avec Fifi et Max quand même. Il sentait bien qu'il allait devoir sortir en voiture et la raccompagner je ne sais où, chez elle. Pourvu que ce ne soit pas à perpétuel. Rouler de nuit par ce temps. Mais bon, avait-il le choix ?

Son attention fut soudain captée par le bulletin d'infos de la radio : « ...femme d'une cinquantaine d'années, soupçonnée d'avoir égorgé son mari du côté des Estables, en fuite depuis cet après midi... ; en raison de pluies verglaçantes, la circulation sera difficile du côté de ... » Il n'écoula pas la suite des infos. Une pensée folle lui vint : et si ?...

Il essaya de ne pas se laisser envahir par la peur. Sa première réaction autant épidermique que puérile et dérisoire fut de se précipiter à la cuisine pour cacher les couteaux.

Il regardait machinalement Fifi, couchée en travers de la porte de la salle de bain, remuant inlassablement la queue. Elle ne se trompait pourtant jamais sur les individus...

Le regard figé sur cette porte de salle de bain, il sursauta quand elle s'ouvrit.

-« Ca fait du bien ! J'ai mis mes vêtements à sécher sur l'étendage au-dessus de la baignoire. »

Il comprit vite, avec terreur, d'un coup, que si elle avait mis ses vêtements à sécher, c'est qu'il ne la raccompagnerait pas avant une heure ou deux au moins, et que son réveillon, pour le coup, serait définitivement foutu.

Où alors, elle avait décidé de squatter cette nuit. Il se mit à transpirer abondamment. Et porta instinctivement sa main au cou...

-« Qu'est-ce que c'est que cette lumière bleue qui clignote ? » hurla-t-elle.

Il sursauta, et sortit de son cauchemar. Oui, en effet, une lumière bleue qui clignotait. Et que de dos, avec les illuminations du sapin, il n'avait pas remarquée.

-« Ben, ce doit être les pompiers.

-C'est vous qui les avez appelé pour moi ? Cracha-t-elle de colère.

-Non ! Ils doivent sûrement aller au hameau plus loin ; un vieux qui doit être malade, et avec ce temps... »

Il s'était levé, se dirigeant vers la baie pour voir, soudain soulagé de n'être pas seul sur cette terre...

-« Ah non, c'est pas les pompiers, c'est les gendarmes. Et ils se sont arrêtés ».

La réaction fut immédiate :

-S'il vous plaît, je vous en supplie, je vous en supplie, je ne suis pas là... »

Ce fut dit d'une voix pitoyable telle qu'il comprit qu'il ne maîtrisait plus tout, qu'il avait quitté le rationnel. L'info de la radio résonnait encore à ses oreilles, mais pour autant il s'entendit dire « Ok » au moment conjoint où elle se ferma à clé dans la salle de bain, et où le marteau de la

porte d'entrée retentit. Fiffille, la queue entre les jambes, le poil du dos tout hérissé, grondait sourdement.

-« Bonjour, monsieur Jicédé. Vous avez vu passer du monde aujourd'hui ? » Demanda le gendarme d'un ton neutre, pendant que la gendarmette essayait de voir à l'intérieur. Il claqua la porte.

-Pas la peine de faire rentrer le froid, hein ? Non, j'ai vu personne aujourd'hui, sauf le facteur ce matin. Pourquoi ? Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi cette ronde un soir de réveillon ?

-Les questions, c'est nous qui les pose, dit la gendarmette.

D'un coup, elle lui fit penser à la gendarmette de la série Louis la Brocante. Il se marra tout en se disant qu'il avait enclenché une mécanique sans retour. Et en plus, il n'avait jamais guère bien aimé les gendarmes. Et Fiffille non plus.

-« zons », répondit-il simplement.

-Quoi, « zons ? ».

-On dit : c'est nous qui les posons. »

Le chef fit signe à sa subalterne de la fermer, et expliqua leur sortie nocturne, presque à voix basse, en pointant son index au-delà de la maison de Jicédé.

-« On recherche une femme... »

Jicédé le coupa, subitement inquiet : « Celle qui a égorgé son mari ? »

-« Mais non, vous confondez tout, ça, c'est un drame qui s'est passé au moins à 20 km d'ici. Nous, le préfet a été clair : notre boulot, c'est de retrouver au plus tôt la châtelaine, vous savez, celle qui... » Et là, délicatement, il déplaça son index vers sa tempe et fit un mouvement de rotation très esthétique, « ses neveux l'avaient sorti de l'asile pour qu'elle passe les fêtes de fin d'année au château, et elle a disparu. Toutes les brigades sont à sa recherche.

-Et si ça n'avait pas été la châtelaine, vous seriez quand même tous dehors cette nuit ?

-Monsieur, je ne vous permets pas, s'offusqua la gendarmette ».

Le chef la fit taire d'un geste de la main, et acheva son geste par un mouvement d'impuissance et d'interrogation.

-« On peut rentrer chez vous pour vérifier, et un peu aussi pour se réchauffer, et peut-être même boire un petit café ce soir de réveillon de Noël ? » essaya de minauder et de charmer la gendarmette.

Du tac au tac, Jicédé, qui avait franchi beaucoup de barrières en quelques heures, lui balança : « Vous avez un mandat ? »

Il entendit les gendarmes partir en maugréant, le chef engueulant sa gendarmette, comme quoi, avec ses conneries, ils n'avaient même pas pu aller boire un coup...

Jicédé rentra, mais en réalisant qu'il venait de faire la grosse bêtise de sa vie, qu'il avait peut-être signé son arrêt de mort. Une criminelle ou une folle ?

Quelle est cette femme qu'il cache chez lui maintenant de façon clandestine, et donc coupable. S'il en survivait, il se voyait déjà traîner devant un tribunal. Moroses pensées pour un soir de réveillon....

-« C'est bon, ils sont partis ? » demanda la femme d'une petite voie timide dont seule la tête dépassait de l'entrebâillement de la porte de la salle de bain.

De mauvais poil, il décida d'en savoir plus, et lui répondit, bougon :

-« Oui, c'est bon, mais il faudrait m'expli... ». La fin de son interrogation resta en suspens.

Elle était sortie de la salle de bain, tranquille, avec pour tout vêtement, le T-shirt. Et les pantoufles aussi. Jicédé était scotché. Elle semblait très à l'aise. Ce qui faisait une moyenne, car il

était gêné pour deux. Il n'arrivait pas à détourner son regard, et s'efforçait de la regarder dans les yeux. Seulement dans les yeux.

Il vit quand même que c'était une belle femme, d'une cinquantaine d'années en effet. Pas une taille mannequin que la mode nous impose, non, une femme dans toute l'acceptation du terme, grande, plantureuse, avec un ventre rond, des hanches et des seins. Des fesses aussi, car si le T-shirt était grand, il ne l'était à peine assez pour les couvrir complètement. Elle parut amusée de son regard figé qu'il n'arrivait pas à maîtriser. Un court silence s'installa. Qu'il prit pour de la gêne. Mais lui seulement.

-« Il fait très chaud chez vous, on est bien. »

Tu parles ! Il devait faire au moins 25° maintenant.

-« Ca ne vous dérange pas si je suis nue ? »

Il faillit répondre qu'elle était gonflée vu que c'était déjà fait, pensant que c'était une façon de parler de sa tenue et la question était tellement fermée que finalement elle n'attendait guère de réponse. Il allait ouvrir la bouche pour lui répondre non, par convention ; d'ailleurs qu'aurait-il pu répondre d'autre ?

De fait, elle n'attendit pas la réponse, et il la vit attraper le T-shirt et le faire passer par dessus sa tête. Et avec un grand naturel, elle traversa la pièce pour aller regarder la cheminée.

Juste avec des pantoufles, les siennes, des vraies charentaises à carreaux...

Il éclata de rire. Réaction inattendue et incongrue. Elle se retourna, inquiète et méfiante, imaginant une seconde qu'il se moquait d'elle, de sa nudité, de son corps. « Qu'est-ce qui vous fait rire ? »

Il dut attendre un moment avant de pouvoir répondre. « Il m'est venu une vilaine pensée. C'est le soir du réveillon de Noël, et je me suis dit, en vous regardant nue dans mes pantoufles que tout se qui se trouvait dans mes chaussons, ce serait un cadeau du père Noël. »

Ca les fit beaucoup rire. Ce fut elle qui arrêta la première. « Et pourquoi ce serait une vilaine pensée ? » L'ambiance avait changé. Unis par une certaine complicité. Complicité du moment mais aussi complicité dans le mensonge, ne serait-ce qu'auprès des gendarmes. Et le non dit..

Il savait qu'il avait tort, mais décida quand même d'éviter de se poser des questions, d'arrêter le temps, quitte à se perdre.

Histoire de changer de sujet, il lui demanda si elle avait faim. « Et soif ! » répondit-elle du tac au tac.

Il était subjugué, son jugement en berne. Fille devait avoir raison. Mais quand même : quel culot, quelle répartie et quel humour. Et elle ne semblait guère pressée de rentrer chez elle.. Finalement, son réveillon ne serait peut-être pas foutu, et même s'annonçait plutôt bien.

-« Champagne ?

-Uniquement s'il y a des petits fours. »

Dans le congélateur, Thiriet put la satisfaire...

En remplissant soigneusement les coupes, penché sur le côté, pour ne pas les faire déborder, il voyait à travers les bulles du Champagne son abondante toison brune. Le mot surréaliste à cet instant précis, et hélas fugitif, eut un sens précis.

-« Au moment présent ! » dit-il en levant sa coupe.

-« Carpe diem ! » répondit-elle. Et en plus, ce n'est pas une conne, pensa-t-il.

Elle trempa son index dans sa coupe, vint le poser sur les lèvres de Jicédé, en le regardant droit dans les yeux.

-« C'est bien la radio dans toutes les pièces ; moi-aussi j'ai entendu les infos. Et tout à l'heure, j'ai aussi entendu votre conversation avec les gendarmes. »

Il essaya de lire dans son regard. En vain. Mais qui était cette femme ? Il en était réduit à faire confiance à Fifille, qui les regardait, la queue toujours en mouvement. Il allait répondre. Quoi ? Il ne le savait pas lui-même. Elle appuya son index sur ses lèvres : « Non, je vous en prie, ne dites rien, vous allez dire des bêtises ». Elle lui fit croiser l'avant-bras qui tenait la coupe avec le sien, et ils vidèrent leur coupe. C'est à ce moment qu'il réalisa qu'il était tellement près d'elle qu'il sentait son odeur et sa chaleur.

Ils burent une deuxième coupe.

Ils eurent longuement le temps de regarder la flambée dans la cheminée – et de vider la bouteille de Champagne – pendant que son poulet de fête, prévu en principe pour le lendemain, et son plat au four cuisaient. Ce fut un doux calvaire pour Jicédé, ne sachant plus où poser son regard, qui, aimanté, revenait systématiquement sur ses seins surtout, lourds, qui appelaient ses mains, avec de longs tétons bruns qui appelaient ses lèvres et sa langue. Gêné d'autant plus qu'il savait bien qu'elle s'en rendait compte, et que cela semblait plutôt l'amuser. Il se sentait un sale gosse pris en faute, la main dans le sac.. Il essayait de meubler pourtant, en proposant une nouvelle flûte ou un petit-four, ou en ajoutant des bûches plus que de besoin.

Ce fut elle qui sauva la situation, en décrétant qu'à l'odeur, ça devait être cuit. Elle se leva pour aller vérifier à la cuisine. Il la regarda passer devant lui, très naturelle. Il l'envia, et la simple idée d'inverser les rôles le rendait mal à l'aise. Elle se retourna d'un bloc, surprit son regard. « Qu'est-ce que vous regardez ? » Heureusement, Max, la suivait, intéressé, à la cuisine. « Heu, rien, Max qui passait. » Brave chat...

« C'est bon, j'ai éteint le four ! » lança-t-elle de la cuisine. Et il comprit au bruit qu'elle sortait les deux plats. « Donnez-moi un grand couteau à viande, cria-t-elle, la découpe, ça me connaît ! »

Il retomba sur terre. Il entra livide, dans la cuisine. « Un couteau à viande, et une fourchette.. » Face à son destin, incapable de s'opposer, il fit semblant de chercher, et finalement sortit un des couteaux qu'il avait planqué dans un placard. Avec le sentiment de se jeter dans la gueule du loup, d'aller à sa perte. Il lui tendit le couteau. Elle lui balança un drôle de regard, qui se termina en un sourire qui le glaça. « Et une fourchette. » Il s'exécuta. Si on peut dire...

Il la regarda découper le poulet. Non, ce ne serait pas honnête de dire ça. Il ne pouvait détacher son regard de ses seins, vivants, qui bougeaient délicatement au rythme du couteau. Elle lui jetait parfois un regard, complice, cette fois. Elle maniait le couteau avec une grande dextérité. « C'est bon comme ça ? » demanda-t-elle en pointant le couteau en direction des morceaux coupés. Oui, oui, c'était sûrement bon comme ça, mais pour toute réponse, ne put faire qu'un signe de tête.

Jicédé réalisa soudain que sa peur s'était peu à peu transformée en une montée de désir, violente à lui faire mal. Lui qui pensait avoir trouvé définitivement le repos du corps, il avait une érection comme il n'en avait pas eu depuis, depuis au moins..., oh non, plus que ça, au moins dix ou quinze ans.

Ils préparèrent les assiettes pour réveiller sur la table basse à côté de la cheminée, vautés sur, ou presque dans, le canapé. Discrètement, du moins le pensa-t-il, il songea quand même à replanquer le couteau dégoulinant au fond du lave-vaisselle. Ce fut un merveilleux, mais étonnant, repas de réveillon. Emaillé de peu de paroles, à part des banalités conventionnelles, et quelques échanges de sourire, de bien-être sans doute. Pour combler les vides, ils faisaient semblant d'écouter la musique de Radio-France-Auvergne. En dessert, il fit même le sacrifice de la bûche-maison qu'il faisait traditionnellement toujours pour le repas du jour de Noël. Avec une deuxième bouteille de Champagne.

Et finirent par un petit café. A peine bu, elle repoussa sa tasse sur la table basse, le regarda avec un grand sourire désarmant – tiens, ça y est, elle va me demander quelque et je saurai pas lui dire non- et dit sur un ton badin de conversation ordinaire: «Ca vous dirait de faire l’amour, maintenant ? » Elle avait dit ça comme si elle demandait s’il voulait encore du gâteau, quand soi-même on en reprendrait bien un peu, mais pas tout seul.. Il faillit renverser sa tasse. Il osa à peine la regarder, l’air niais, se sentit rougir. Il bafouilla quelques mots : « Heu, en fait, enfin, je veux dire, il ne.. », alors qu’en fait il n’en pouvait plus désir, et avait même eu peur d’aller à la faute tout au long du repas. Aurait-elle remarqué ce désir ? Elle le coupa, et lui dit en souriant : « Heu, en fait, enfin, je veux dire ; dites donc, vous en avez de la conversation, vous. »

Elle planta son regard dans le sien, comme on plante un couteau, se leva du canapé, et se pencha au-dessus de lui, avant que, paralysé, il ait pu faire le moindre mouvement...

...Le lendemain matin, enfin, il était quand même déjà 11h00 passés, il la regardait dormir, essayant de comprendre, en évitant de faire le moindre geste pour la réveiller. Au bout d’un long moment, elle entrouvrit les yeux, et lui dit, d’une voix lasse, accusatrice : « Je ne dormais pas ; pourquoi m’observes-tu de ce regard inquisiteur ? » Il s’emberlificota dans sa réponse. Elle se releva sur un coude, et lui ordonna simplement, mais avec beaucoup de gentillesse : « Va me faire un café s’il te plait. Et tais-toi. »

Car maintenant, ils se tutoyaient.

La journée, ou ce qu’il en restait, passa tranquillement dans une atmosphère de paix, de bonheur, de sérénité et de plénitude. Tous les deux redevenus des enfants seuls sur une île. Les Paul et Virginie des monts du Forez. Et elle, toujours, nue, innocemment nue. Non, lui, n’y serait pas arrivé. Journée calme, , faite de sourires, de gestes de tendresse, et d’amour. Avec toujours très peu de mots. Et lui, essayant toujours et encore de sonder son regard pour percer son secret. Les tâches du quotidien aussi ; quelle belle image de la voir ramener des bûches, toujours dans le plus simple appareil. Il voulut immortaliser cette vision en la prenant en photo. Ce fut encore un non catégorique, non négociable. Il n’insista pas.

Ils ne se mirent même pas à table, grignotant en puisant dans les réserves qu’avait accumulées Jicédé tout au long de l’année dans ses escapades quotidiennes avec Fifille : noix, châtaignes, framboises, myrtilles,...Pour le plus grand plaisir de Jicédé qui se mit à rêver qu’il avait ramassé tous ces dons de la nature parce qu’il savait qu’elle viendrait un jour. Sa gourmandise devant ces choses simples donnait une idée du bonheur.

Assez tôt, et de façon naturelle, ils allèrent se coucher de bonne heure dans la chambre de Jicédé. Il avait trouvé un plaisir des sens insoupçonné jusque là, avec cette femme qui se donnait pleinement, pas par politesse ou pour faire plaisir, ni par affection, mais pour son plaisir, pour leur plaisir en symbiose, sans retenue, sans conventions, sans interdits, d’égal à égal, , et surtout sans penser aux lendemains, ni même seulement au lendemain. Juste parfois, dans la pénombre, plongeait-il ses yeux dans les siens, pour savoir ou comprendre...

Un pressentiment le réveilla. Il faisait nuit noire. Il lut 6h27 sur son radio-réveil. Il étendit un bras de son côté du lit à elle, sans oser poser sa main, de peur de rompre un charme. Il la posa enfin, de fatigue. Et tapota le lit de plus en plus fort, alluma, et se dressa en sursaut, inondé de sueur. Le lit était vide. Et froid.

Il voulut croire un instant qu’elle s’était réveillée de bonne heure, et qu’il la trouverait devant la cheminée ou en train de faire le café. Il se leva, se cogna violemment le petit orteil au pied du lit, se rua comme un fou dans la maison. Il voulut l’appeler. Mais comment l’appeler ? Il ne savait même pas son prénom. Personne.

Décidément incorrigible, et pourtant déjà fou de douleur car il avait compris mais ne voulait se l'avouer, il alla vérifier le couteau dans le lave-vaisselle, puis alla vérifier que son porte-feuilles était bien toujours sur le meuble de l'entrée. Il se traita de tous les noms, s'insulta copieusement. Il eut un choc en voyant Fifille, couchée derrière la porte, la queue entre les jambes, qui le regardait tristement. Il pensa soudain à la salle de bain : les vêtements à sécher avaient disparu. Il trouva juste son T-shirt et ses pantoufles.

Anéanti, il dut rester prostré un bon moment - le jour s'était levé – incapable de penser. Il se traîna finalement jusqu'à la cuisine, alluma machinalement la radio, se fit réchauffer une tasse de café au micro-ondes, et s'assit. A la radio, les infos de 9h00 : une interminable série de mauvaises nouvelles qu'il n'entendait même pas, quand tout à coup : « ...La femme qui était soupçonnée d'avoir égorgé son mari s'est présentée dans une gendarmerie et a été incarcérée après avoir avoué son crime... »

Un grand vide se fit en lui. Machinalement, il tendit la main pour éteindre cette p.. de radio, cette briseuse de rêve, tout en se sentant vaguement coupable de se sentir vaguement soulagé, de ne pas avoir été une seconde victime.

Et c'est à ce moment-là qu'il le vit, le mot, cette espèce de faire-part de deuil qui trônait, appuyé sur la boîte à sucre.

« Dommage que tu ne m'aies pas proposé de rester. Adieu !

PS : fais une caresse de ma part à Fifille. »

Il lut le mot plusieurs fois sans comprendre, voulait se justifier, plaider sa cause. Il regardait fixement le mot. Le temps était suspendu. Il remarqua, incorrigible tête à claques, qu'il n'y avait pas une seule faute d'orthographe. « Connard ! » hurla-t-il. Il eut le sentiment qu'il avait passé sa vie entière à casser ses jouets de Noël. Et se mit à pleurer.

Un coup de klaxon le fit sursauter. Le facteur ! Mais oui, il est déjà 10h00 et on est le 26. C'est normal. « Ca va ? » lui demanda le facteur en le voyant. « Vous n'avez pas peur d'attraper froid, pieds nus, en slip et en T-shirt ? » Jicédé ne répondit pas, tendit la main pour récupérer son journal, et fit demi-tour pour rentrer. Le facteur l'apostropha : « Au fait, vous avez su ? Ils ont retrouvé cette nuit la folle du château ; sûr qu'à l'heure qu'il est, elle est déjà bouclée à l'asile. Allez, salut. » Pas de café aujourd'hui se dit le facteur en remontant dans sa voiture jaune pour aller jusqu'au hameau.

Jicédé resta figé, son journal à la main. Alors, la criminelle ou la folle ? Et il se mit à hurler : « Mais qu'est-ce que j'en ai à foutre si elle pouvait être là ! »

Et si ça avait été une troisième personne ?

Toujours sur le pas de sa porte, gelé, sanglotant. Une vraie loque. Ce fut le bruit de la voiture du facteur revenant du hameau qui le fit sortir de sa léthargie. Il rentra, décida de ne pas se laver pour conserver un peu de son odeur, s'habilla chaudement, et Fifille sursauta pour un manquement aux habitudes quand il dit :

« Allez, Fifille, viens, on va se promener ! »

JCD  
07.10.2013

